



ACTUALITÉS CULTURELLES



UN ALCOOL SANS-CULOTTES

TOUTE UNE HISTOIRE



Un alcool sans-culottes

Une lecture de l'essai de Michel Craplet

L'ivresse de la Révolution

Editions Grasset



Et si, en 1789, l'usage d'alcool avait fait, lui aussi, sa révolution ? Et si, pour y regarder de plus près, et aller fouiller un peu plus en profondeur dans les décombres de l'Ancien Régime, mais aussi dans les récits des protagonistes de l'époque, on faisait appel à un alcoologue ? Les historiens de la révolution n'ont visiblement pas toujours voulu dévoiler l'envers alcoolisé de ce moment de bascule, de peur de faire le jeu des anti-révolutionnaires toujours prompts à discréditer ce mouvement qui balaya en quelques mois la monarchie absolue à la française. Mais pourtant, tenter de cerner la place qu'occupait l'alcool dans ces événements cruciaux de la fin du XVIIIème siècle, c'est simplement accepter l'idée que des paroles et des actes révolutionnaires peuvent être sous influence, ce qui n'a rien de monstrueux. Il faut accepter que l'alcool ait joué un rôle, bon ou mauvais, et qu'il n'y ait pas de mal à ça, au risque sinon de poursuivre ce mouvement de stigmatisation et même de diabolisation des buveurs. Bien entendu, on entendra toujours cette petite ritournelle qui oppose "le bon buveur" au "poivrot", à savoir celui qui boit "trop" par "manie". Au-delà de l'usage, c'est l'ivresse qui est alors montrée du doigt, soit pour se moquer soit pour fustiger, surtout si cette



ivresse est sujette aux débordements, ridicules ou violents. L'ivrognerie commence à déplaire et à gêner quand ce qu'elle invite à dire et à faire n'est plus approprié, porte atteinte aux bonnes moeurs, à l'intégrité physique des individus, ou bouscule simplement le ou les interlocuteurs...

Le sans-culottes ne s'est pas fait que des amis, certes, mais qu'il ait été ivre ou non ne change rien à ses besoins et envies de changement, sur leur rampe de lancement depuis quelque temps déjà. Quand le pain vient à manquer, c'est que le vin n'est pas au rendez-vous pour compenser... L'alcool a pu, tout aussi bien, aider le peuple à se soulever, lui donner du courage, que lui troubler les sens, brouiller les idées, le rendre violent ou simplement l'endormir. D'où l'intérêt d'un tel produit pour chacun des deux camps, révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Si bien que la part de responsabilité de la boisson dans la tournure qu'ont prise les événements, est difficile à calibrer. On peut tout de même faire un constat : la bouteille était bel et bien au rendez-vous de ces moments historiques, mais c'était loin d'être la première fois. Et ce ne sera sûrement pas la dernière, heureusement ou malheureusement...

Michel Craplet donne à lire les témoignages, inévitablement partiels, de celles et ceux qui étaient présents et de celles et ceux qui ont écrit cette histoire. Le regard de l'alcoolologue et sa lecture des événements sous le prisme des usages immodérés d'alcool, comblent quelques vides sans qu'une dernière goutte fasse déborder le vase du récit national. Juste ce qu'il faut pour éclairer quelques lanternes, et se faire sa propre opinion. La légitimité de l'alcoolologie dans cette approche historique est ici incontestable, puisque la discipline, comme l'explique l'auteur, dépasse largement le champ médical.

« J'ai mis en évidence ce que personne ne veut voir. Des bouteilles ; des hommes ivres, dont les excès étaient bien connus, à des postes de responsabilité ; mes massacreurs, ivres eux aussi, au milieu de la foule qui laisse faire. (...) Je prétends combler les trous d'un black-out collectif. Je traite ce sujet comme je dois traiter tout sujet alcoolique qui arrive dans mon cabinet de consultation. » (Extrait p. 16 et 17)

Il faut le dire, s'en offusquer ou s'en féliciter, mais la révolution a engendré des ivresses ponctuelles ou régulières chez celles et ceux qui n'avaient pas encore eu l'opportunité de profiter d'une telle disponibilité



de l'alcool. Il n'y a donc rien de surprenant à imaginer que la molécule active de cette boisson ait pu assez vite faire tourner les têtes de non initiés. Les boissons alcooliques étaient considérées comme des produits de luxe à la fin de l'Ancien Régime, et donc réservées à des privilégiés auxquels il était temps de retirer certains privilèges, ou du moins d'en faire profiter d'autres qu'eux...

La boisson était chère en raison, non seulement du coût du transport et de la fragilité de la production mais aussi des taxes conséquentes prélevées à l'entrée des villes. Seuls les aristocrates et les grands bourgeois pouvaient boire sans modération. Le peuple, lui, devait réserver ses ivresses aux grandes fêtes. Les domestiques n'avaient droit qu'à une boisson de bien moindre qualité, et les producteurs devaient se restreindre dans leurs usages domestiques pour réserver le maximum de leur récolte à la vente. Ces producteurs étaient même taxés s'ils consommaient chez eux plus que les quantités fixées. La consommation était, quoiqu'il arrive, essentiellement locale, mais tout le monde ne buvait pas le même vin par exemple. Les riches pouvaient développer leur goût avec des vins de plus en plus raffinés, quand les classes populaires buvaient, elles, de la piquette et des produits souvent frelatés. Heureusement, la bière, le cidre et les boissons distillées gagnèrent petit à petit du terrain, dans certaines régions du moins, et contentèrent la population la moins aisée...

Les cafés, cabarets et guinguettes devinrent alors les lieux de rencontres et d'usages en collectivité. On y refaisait le monde autour d'une bonne bouteille et on y préparait des révolutions... Quand la taxation du vin s'imposa à l'entrée des villes, et qu'on en vint même à construire des murs pour dissuader les fraudeurs, les usages augmentèrent dans les faubourgs où les guinguettes proliférèrent en offrant du vin trois fois moins cher qu'en centre-ville.

« La cherté des boissons impliquait donc que leur consommation soit épisodique lorsqu'elles étaient offertes certains jours de fêtes ou à l'occasion des nombreuses récoltes des deux derniers siècles de l'Ancien Régime. Déclenchées par l'approvisionnement en grains, en farine et en pain, ces révoltes étaient également provoquées par la charge fiscale touchant les produits de première nécessité, dont le vin. » (Extrait p. 59-60)



A l'époque, même si des troubles étaient constatés dans les lieux d'usages à cause des ivresses collectives qui y avaient cours, les seules inquiétudes soulevées étaient non pas morales mais économiques. L'ivrognerie était considérée comme un frein économique, mais aucune mesure d'ordre public n'était prise. L'ivresse était en quelque sorte un mal nécessaire, nécessaire au défoulement collectif. Les risques sanitaires n'étaient pas à l'ordre du jour, et l'on valorisait plutôt, et ce depuis l'Antiquité, les bienfaits des boissons alcooliques, notamment leurs vertus « *anesthésiques, désinfectantes et tranquillisantes.* »...

Il est une autre qualité de l'alcool, ou un défaut suivant le point de vue où l'on se place, qui est celle ou celui de soulever des foules. Et c'est au Palais-Royal, à Paris, que cette propriété sera mise en exergue. Ce domaine privé du duc d'Orléans, cousin du roi, espace où la police royale ne pénétrait pas, devint le lieu où il faut se rendre pour boire, dans des cafés, restaurants, cercles de jeu, ou maisons closes, et pour se faire entendre. C'est là que Camille Desmoulins, un jeune homme engagé, harangua la foule, le 12 juillet 1789, pour protester contre le renvoi du ministre Necker. La foule le suivit après s'être mis les soldats imbibés dans la poche. Le soulèvement populaire avait démarré un peu avant avec l'attaque de quelques portes de Paris pour protester contre les taxes prélevées à l'entrée (Il faudra tout de même attendre le 19 février 1791 pour que soit voté un décret mettant fin aux taxations à l'entrée des villes). Les agents de l'administration furent mis en fuite et le peuple commença à piller des bâtiments publics pour y récupérer des armes, du pain mais aussi du vin. Les caves seront visitées et même squattées par certains pour s'enivrer et encourager ainsi leurs vellétés révolutionnaires. On s'émouvra des révoltes dans la capitale, on se confina, on protégera ses biens, alcooliques ou autre, et on attendra que ça passe...

Les soldats aussi se révolteront. Ils veulent du vin et l'obtiennent à Versailles en s'en faisant offrir par les deux camps qui souhaitent les avoir de leur côté. Les gardes du corps du Roi leur dressent même un banquet où ils s'enivrent orgiaquement... La nuit du 4 août 1789, celle dites de « l'abolition des privilèges » ne sera pas en reste concernant l'ivresse du peuple, et notamment celle des députés du tiers état ayant voté l'abolition. Désormais tout le monde boit à égalité, la noblesse, le clergé et le tiers état. On est même encouragé à trinquer, et avec enthousiasme, à



la santé de la nation. L'enthousiasme est bien entendu inhérent aux débuts d'une révolution. Il peut être exacerbé par une consommation immodérée d'alcool qui invite certains au pillage et à la violence. Un nombre important d'événements sont associés à cette ivresse révolutionnaire. Seule la prise de la bastille y échappera. Suite aux troubles des 12 et 13 juillet et un semblant de rétablissement de l'ordre, il est possible que l'ivresse ait fait plutôt partie des suites du pillage de la forteresse, et non pas de sa prise.

« Nous pourrions définir l'ivresse révolutionnaire comme « totale », associant à une excitation intellectuelle de nombreux facteurs : consommation d'alcool et de tabac, voire d'autres psychotropes, privation d'aliments - parfois jusqu'au jeûne - et accumulation de fatigue - marches des journées et discussions nocturnes. (...) On peut encore qualifier cette ivresse de « totale » car elle s'est manifestée chez les hommes du peuple, des soldats et des députés, qu'ils soient de la noblesse ou du tiers état. » (extrait p. 96-97)

Si l'ivresse est « totale », alors qu'en est-il à la tête de la Monarchie Absolue ? Le roi est bon mangeur et bon buveur, dit-on. Il est même bien possible qu'il ait souffert de troubles en lien avec son usage régulier et intensif d'alcool. Les caricatures, pamphlets et témoignages à charge ont plu sur la royauté. Même si des proches tentèrent de nier cette addiction, ce ne fut finalement, à cause de leur maladresse, que pour confirmer les rumeurs insistantes. Louis XVI ne boit pas qu'en compagnie. Il boit aussi seul. Il est avéré que ses difficultés à donner un enfant à Marie-Antoinette soient en partie dues à son alcoolémie et à son incapacité à aller au bout de l'acte sexuel. L'on sait que les deux peuvent être liés... Et quand dans son journal de bord, à des moments cruciaux de la Révolution à laquelle il faisait face, il indique « Rien », cela signifie qu'il n'a pas pu éliminer, en partant à la chasse, ses excès de boisson et de nourriture...

Cependant, on a un peu vite mis sur le dos de ses usages d'alcool les raisons de son arrestation à Varenne en juin 1791. Même si le roi et sa famille ne furent certainement pas assez prudents, ils avaient surtout de quoi accabler les soldats qui eux, étaient bel et bien ivres... La consommation de vin de Louis XVI lui sera par contre d'un grand secours un an plus tard, le 20 juin 1792, quand le Palais des Tuileries, où le roi



séjournait, fut envahi et qu'il dut faire face aux pressions des sans-culottes et des fédérés de province pour lever son verre à la santé de la nation. Initiative royale stratégique ou humiliation orchestrée par ses opposants, difficile parfois de démêler le vrai du faux, quand les témoins de la scène sont partisans d'un camp ou de l'autre...

Toujours est-il que le roi ne put profiter plus longtemps des bons vins qui composaient sa cave. Le temps était venu pour les révolutionnaires de se débarrasser des aristocrates et de vider leurs caves, à commencer par celle du roi en août de cette année 92. Les témoignages abondent pour décrire les scènes de "beuverie" et de tuerie qui suivirent aux alentours du palais, avec un emploi immodéré de termes peu élogieux et de caricatures touchant les usagers du moment. La presse anglaise raconte même qu'il était de bon ton chez les révolutionnaires français de faire boire les morts à la santé de la nation. Encore une fois, entre mythe et réalité, difficile parfois d'y voir clair.

« Je n'ai jamais trouvé pareil geste dans les nombreuses représentations françaises des toasts de la période révolutionnaire ; ceux des gardes du corps lors du banquet d'octobre ; celui du roi levant son verre à la santé de la nation après la première invasion des tuileries ; ceux des volontaires partant aux armées ; lors des banquets républicains. Ce « toast diabolique » imposé à un mort me paraît unique. » (Extrait p. 147)

S'il est des événements qui ne relèvent en rien du mythe, ce sont bien les massacres perpétrés entre les 2 et 6 septembre 1992 où mille cinq cents citoyens furent tout bonnement assassinés dans les prisons de France. Les récits sont éloquents. Ce furent non seulement des aristocrates, les premiers visés, mais aussi des prêtres qui n'avaient pas juré fidélité à la constitution et des prisonniers au mauvais endroit au mauvais moment. Des tribunaux improvisés décidaient de celui ou de celle qui ne passerait pas la nuit. L'alcool était de la partie, exacerbait probablement les tensions, intentions et humeurs des accusateurs et des spectateurs, et donnait aussi l'élan de passer à l'acte. Des caves avaient été pillées, et il eut été illusoire de penser que des réserves allaient être faites. Dorénavant, le sang et le vin seront mêlés dans ce que Michel Craplet qualifie de variante sombre de « l'ivresse totale »...

Si les usages d'alcool avaient bel et bien accompagné les moments



joyeux, mais aussi sombres, de la révolution en marche, tous les citoyens n'étaient pas pour autant logés à la même enseigne. Pour la majorité de ceux qui faisaient encore partie de la base appauvrie du tiers état, la vie de tous les jours restait faite de privations. Trouver son pain et son verre de vin ne se faisait pas d'un claquement de doigt, et les villes étaient bien mieux loties que les campagnes...

Mais la révolution, dans ces tout premiers temps, avait réveillé chez les gens du peuple des besoins plus importants en termes d'usage, et quand le manque était criant, les plus riches des citoyens se devaient d'accepter de partager. Des banquets furent dressés où les classes sociales se mélangeaient. Ce fut autant d'occasions de fêter la révolution, et donc de bien manger et de bien boire, à savoir beaucoup... Ce "bien boire" devint presque une vertu. Comme on l'a fait dans ces temps révolutionnaires avec Danton, le bon vivant buveur de vin, et Robespierre, le triste buveur d'eau, on applaudit facilement encore de nos jours l'homme qui a la descente facile et glorieuse...

Si la consommation collective festive n'empêchait pas celle en cercles de buveurs secrets, une chose est sûre : l'unité nationale pouvait désormais se faire autour des idées de fraternité et d'égalité devant la boisson. On boit ensemble. On paie sa tournée et tout le monde doit participer sous la pression, plus ou moins affirmée, du groupe. Et si l'on ne trinque pas, alors il faut se justifier au risque de passer pour un mauvais coucheur, ou pire, un contre-révolutionnaire.

« Le fait de manger et boire ensemble le même produit, dans la même quantité, illustre deux des termes de la devise républicaine : Egalité et Fraternité. C'est donc un rite et un rêve de partage égalitaire digne de la grande Révolution. Nous y sommes encore attachés dans la consommation de boissons d'aujourd'hui. » (Extrait p. 194-195)

Quand l'usage d'alcool ou son pendant, la sobriété, finissent par s'afficher sur des échelles de valeur, alors on a vite fait d'en profiter pour attaquer son adversaire. Et c'est bien ce que firent les chefs de parti révolutionnaires, à savoir accuser leurs opposants d'être soit excessifs, soit acétiques. L'unité révolutionnaire s'effrite alors, pas uniquement pour ces raisons-là bien entendu, mais en prenant appui, entre autres, sur ces accusations. Pour éloigner les femmes des décisions politiques et



valoriser “l’être suprême“, inévitablement masculin, on leur laisse grande ouverte la porte des cuisines pour la refermer derrière elles et les y enfermer et qu’elles y boivent en secret. Il faudra attendre quelque temps avant qu’elles retrouvent le droit de boire en public sans être stigmatisées...

Puis vint le temps de réprimander l’ivresse publique car elle pervertissait l’homme, disait-on. Et pourtant, la chute de Robespierre fut en partie due à l’incompétence et l’inefficacité de son commandant de la garde nationale, un certain Hanriot, aviné au mauvais moment, et guillotiné en même temps que le Jacobin fin juillet 1794... En 1798 furent rétablies des taxes lourdes sur le vin à l’entrée des villes, taxes pourtant annulées en 1791. L’alcool redevint alors un produit de luxe, et les usages excessifs réservés pour la majorité des citoyens aux jours de fêtes. Sept ans de révolution avaient tout de même permis aux Français de se lâcher, au risque de faire ressortir à l’occasion la part la plus sombre de leur velléité de changement. On n’a rien sans rien, diront certains.

« La France de la Révolution était alcoolisée en dépit du manque d’alcool ! Il ne s’agit donc pas de dire que la nation est un rassemblement d’alcooliques, comme l’affirment certains contre-révolutionnaires du XIXème siècle, ni même un ensemble de buveurs à problème, comme on l’entend aujourd’hui avec plus d’empathie. Au-delà de la consommation réelle et de ses excès, si difficiles à chiffrer, il s’agit de considérer les dimensions symboliques et imaginaires de la question alcool. » (Extrait p. 227)

Bien entendu, si l’étude des usages d’alcool pendant la révolution reste encore aujourd’hui rangée entre deux étagères historiques, tapies dans l’ombre, c’est que les témoignages sur lesquels on peut prendre appui sont souvent considérés comme suspects car écrits souvent par des contre-révolutionnaires. Il ne faut pourtant pas oublier que les usages étaient avant tout ceux des puissants, et qu’il n’y a rien de répréhensible à vouloir que le peuple s’abreuve aussi, et rien de surprenant à ce que l’ivresse s’installe assez vite chez des buveurs novices et qu’elle réveille alors en eux leur fougue...

« Explorer les difficultés d’une société française atteinte par la « passion alcool » à l’occasion d’une « passion révolutionnaire » », comme nous le propose ici l’auteur de cet ouvrage, c’est simplement tenter de



s'approcher au plus près de la vérité humaine, mais sans a priori ni jugement. Pour cela, on ne peut glisser sous le tapis tous ces témoignages de l'époque, quelle que soit l'intention affichée ou cachée de leurs auteurs. Cela permettra peut-être de briser un tabou, comprendre que l'ivresse peut être spontanée, instrumentalisée, et qu'elle peut pousser au drame ou au contraire permettre fraternisations et réconciliations...



L'ivresse de la Révolution

Un essai de Michel Craplet
Editions Grasset, février 2021
300 pages, 22 euros